

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\) Item23. Val-Richer, Dimanche 13 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

23. Val-Richer, Dimanche 13 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Absence](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (7 - 16 août)

Ce document est une réponse à :

[22. Paris, Jeudi 10 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
[23. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (7 - 16 août)

[27. Paris, Mercredi 16 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-08-13

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- C'est vrai

- je crains de vous agiter.J'y pense sans cesse en vous écrivant.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°50/78-79.

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 97, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/359-364

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°23. Dimanche 13. 2 heures

C'est vrai ; je crains de vous agiter. J'y pense sans cesse en vous écrivant. Je voudrais n'employer avec vous que des paroles, si douces, si douces, de ces paroles qui bercent l'âme et l'apaisent, en lui plaisant sans l'émouvoir. Vous m'avez témoigné, en arrivant à Paris, tant d'effroi à l'idée du trouble qui vous saisirait si j'allais vous voir sur le champ, vous m'avez demandé avec une anxiété si douloureuse, de vous laisser le temps de vous reposer, de vous calmer que je suis moi-même plein de trouble et d'anxiété sur tout ce qui va à vous même de ma part, et constamment préoccupé d'éviter ce qui pourrait vous causer le moindre ébranlement.

Vos lettres d'hier et d'aujourd'hui (N° 22 et 23) me rassurent, un peu. J'en trouve le ton plus tranquille, plus fermé. Cependant j'hésite encore ; je retiens encore mon cœur, ma voix. Je sais tout ce qu'il faut retrancher aux paroles humaines, et combien elles exagèrent en général les faits ou les sentiments qu'elles expriment. Mais avec vous, dearest, je prends tout au pied de la lettre, loin de rien retrancher, j'ajoute. Je crois plus que vous ne me dites. Vous ne savez pas tout ce que je vois dans une phrase de vous. J'y vois non seulement ce qu'il y a mais tout ce qu'il y avait en vous au moment où vous l'avez écrite, si votre main tremblait, si votre cœur battait, si vos regards étaient troublés ou sereins, votre contenance animée ou abattue. Et sans y songer, par instinct, je réponds moins à ce que vous me dites qu'à ce que j'ai vu dans votre écriture, dans vos paroles ; en sorte que je réponds peut-être à une impression, très fugitive à un nuage sur votre front à un frisson dans vos nerfs.

Ah l'absence. l'absence ! Madame, la moins lointaine est toujours l'absence avec tous ses vides, tous ses ennus ! Je vous aime pourtant infiniment mieux à Paris qu'à Londres, Dussé-je ne pas aller vous y voir. Et j'irai cette semaine ; et vendredi, à une heure, je serai hôtel de la Terrasse dans le cabinet devant la fenêtre duquel je me suis tant promène le vendredi soir 30 Juin ! Que vous avez bien fait de vous y rétablir.

10 heures 1/2 du soir

Je vous ai dit que ceci était mon heure mon heure à moi. Tant que le jour dure, quoi

qu'on fasse, on appartient un peu aux autres. Les autres dorment. Mes fenêtres sont ouvertes. Il n'y a pas plus de mouvement, pas plus de bruit dans la campagne que dans ma maison. Rien ne vit plus excepté la lune qui regarde tout dormir, et moi qui pense à vous. C'est une étrange impression qu'une joie qui commence et ne s'achève pas, un flot de bonheur qui monte dans l'âme et retombe sur elle ne trouvant pas où se répandre. Le ciel est si pur, l'air si doux, la lune si claire, la vallée si tranquille ! Que je jouirais de tout cela, si vous étiez là ! Mais vous n'y êtes pas. Cet autre soir quand nous sommes revenus de Châtenay, j'étais près de vous ; je vous parlais, vous me parliez. Je n'ai pas regardé le ciel, la lune, la vallée. Je ne leur ai pas demandé de compléter ma joie. Elle était complète, immense. Et tout cela, n'y entrail pour rien, et je n'avais besoin de rien, & cette boîte où nous roulions ensemble était pour moi toute la nature. Ne retournerons-nous jamais à Châtenay ?

Lundi 8 heures 1/2

Vous me demandez d'être toujours pour vous ce que j'étais en vous écrivant les N°12 et 13. Dearest, j'ai éprouvé bien rarement en ma vie les sentiments que ces lettres-là vous expriment sans doute, comme toutes les autres ; mais quand ces sentiments sont nés en moi, ils n'ont jamais changé, jamais faiblis. La cause en est si rare, l'effet si puissant et si doux ! Je suis, en fait d'affection et de bonheur mille fois plus difficile que je ne le puis dire. J'y veux, j'y veux instinctivement, absolument des conditions que Dieu ne réunit guère. Et quand il lui a plu, quand il lui plaît de ne traiter avec cette faveur immense, je vivrais mille ans sans épouser son bienfait. Ceci est la dernière lettre à laquelle vous répondrez. Elle vous arrivera Mercredi, et j'aurai votre réponse. Jeudi à Lisieux où je la prendrai avant de partir pour Paris. Quelle parole! Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 23. Val-Richer, Dimanche 13 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-13

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/916>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur97

Date précise de la lettreDimanche 13 août 1837

Heure2 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024
